Document généré le 12 oct. 2024 03:15

**24 images**

# *The Dunwich Horror* (1970) de Daniel Haller

Alexandre Fontaine Rousseau

Numéro 186, mars 2018

URI : https://id.erudit.org/iderudit/87998ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)
1923-5097 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Fontaine Rousseau, A. (2018). *The Dunwich Horror* (1970) de Daniel Haller. *24 images*, (186), 80–80.

Tous droits réservés © 24/30 I/S, 2018

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

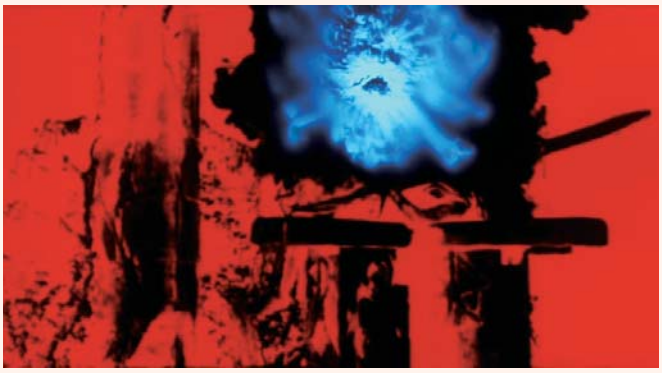
# The Dunwich Horror *(1970)*

## *de Daniel Haller*

H.P. Lovecraft est soi-disant impossible à adapter. Aucune représentation ne saurait rendre justice aux horreurs innommables peuplant ses histoires. Son écriture évitant la description, l'image en trahirait l'esprit. « *Avec cinq faibles sens, nous prétendons appréhender le cosmos complexe et sans limite, alors que d'autres êtres, qui possèdent un éventail de sens plus large, plus fort, ou différent, peuvent percevoir des univers entiers de matière, d'énergie et de vie, qui sont à portée de notre main, et qui ne peuvent pourtant jamais être détectés par nos organes sensitifs.* » Que peut donc le cinéma, face à ces abysses insondables qui s'étendent à l'infini par-delà les limites de notre perception ?

Chef décorateur sur ***The Masque of the Red Death*** de Roger Corman, Daniel Haller réalisera pour le compte d'American International Pictures deux adaptations de Lovecraft : ***Die, Monster, Die !*** en 1965, tirée de la nouvelle de 1927 *The Colour Out of Space*, puis ***The Dunwich Horror*** en 1970. La première s'inscrit plutôt dans la lignée du cycle de la AIP inspiré par Edgar Allan Poe, évoquant l'horreur gothique plus que la terreur cosmique. Mais la seconde capte pour sa part assez bien l'essence inexprimable de l'angoisse lovecraftienne, employant notamment une série de procédés photographiques psychédéliques pour figurer l'indescriptible.

Ici, la mise en scène de l'horreur frôle l'abstraction dans ses instants les plus réussis. Le montage de la séquence finale juxtapose des textures et des sensations plus que des images à proprement parler, laissant la tension naître de cette noirceur qui semble vouloir engloutir le monde. L'ancien Yog-Sothoth, force primordiale, est essentiellement décrit par la réaction de l'espace à sa présence invisible : la surface de l'eau et la cime des arbres,



troublées par un vent venu d'ailleurs, ou la surface du réel déchirée par des éclats de couleurs surnaturelles. La caméra suit le mouvement de la créature pour l'incarner, faute de pouvoir nous la montrer…

Lovecraft, au fond, ébranle les fondements mêmes du cinéma de la même façon qu'il remet en question ceux qui régissent l'expérience humaine – en laissant entendre qu'il existe quelque chose par-delà ces frontières illusoires qui le définissent. Peut-être est-il en ce sens le plus « cinématographique » des grands auteurs fantastiques, dans la mesure où sa définition du fantastique affirme que l'image doit se transformer pour donner forme à l'impossible. ***The Dunwich Horror***, à sa manière, relève le défi. – **Alexandre Fontaine Rousseau**

# Death Machines *(1976)*

## *de Paul Kyriazi*

La compagnie Vinegar Syndrome se spécialise dans la restauration de haut calibre de films qui n'en demandaient pas tant – et qui ne méritaient sans doute pas un tel traitement. Pornos moustachus des années 1970, *slashers* incongrus des années 1980, *blaxploitation* méconnus et autres curiosités de genre à saveur régionale : le catalogue de l'éditeur américain ratisse large et racle les fonds de tiroir à la recherche de trésors discutables que l'on s'étonne de découvrir autrement que par le truchement distordu d'une vieille VHS à moitié démagnétisée.

***Death Machines***, contrairement à ce que le laisse croire son affiche spectaculaire de même que le générique d'ouverture s'en inspirant, n'a rien d'un récit de science-fiction dystopique dans lequel un monolithe géant dévorerait l'humanité d'un avenir lointain. Il s'agit en réalité d'un film d'arts martiaux californien on ne peut plus *cheap*, offrant au spectateur tout ce qu'une telle proposition implique traditionnellement de gangsters de seconde main et de « machines de morts » qui distribuent des taloches en débardeur noir.

L'intrigue décousue, rapidement diluée dans d'innombrables digressions, laisse entendre qu'une organisation criminelle orientale (possédant l'authenticité irréfutable d'un menu de buffet chinois) utilise un mystérieux sérum afin de créer une armée d'assassins obéissants. Mais le scénario se lasse assez vite de cette prémisse afin de se concentrer sur tout ce qui l'entoure, de près ou de loin, comme le monologue d'un restaurateur italien du nom de Tony qui parle (vraiment) trop longtemps de sa sauce à spaghetti.

Autrement dit, ***Death Machines*** est un mauvais film. Mais c'est un mauvais film tellement diffus et absurde, conséquent dans son incohérence et flagrant dans son amateurisme, qu'il ne peut qu'inspirer un mélange de fascination et d'hilarité. L'apex du ridicule est atteint lors d'une parenthèse sentimentale inattendue qui détaille les balbutiements d'une romance entre une infirmière et un jeune karatéka ayant perdu un bras aux mains d'un ninja.

Évidemment, de telles trouvailles insolites sont plus communes que jamais – à une époque où la cinéphilie de sous-sol se fait de plus en plus répandue et, par conséquent, de plus en plus pointue. Mais la minutie avec laquelle Vinegar Syndrome s'applique à redorer le blason d'un tel cinéma force l'admiration ; et son travail exemplaire nous permet d'explorer les recoins les plus obscurs d'une fascinante histoire alternative du septième art. – **Alexandre Fontaine Rousseau**